



Ruth Zylberman

209
RUE SAINT-MAUR
PARIS X^e

autobiographie d'un immeuble

SEUIL **arte**
EDITIONS

209 RUE SAINT-MAUR
PARIS X^e

Autobiographie
d'un immeuble

De la même auteure

La Direction de l'absent
Christian Bourgois, 2015

Ruth Zylberman

209 RUE SAINT-MAUR
PARIS X^e

Autobiographie
d'un immeuble

ÉDITIONS DU SEUIL / ARTE ÉDITIONS

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre
et avec le soutien de Brouillon d'un rêve de la Scam
et du dispositif La Culture avec la Copie Privée.

Le livre est inspiré du documentaire réalisé par l'auteure :
Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris X^e
(Zadig Productions/Arte France), disponible en DVD (Arte éditions).

ISBN 978-2-02-142627-4

© Éditions du Seuil / ARTE Éditions, janvier 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Olga et Manouk

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. »

GEORGES PEREC, *Espèces d'espaces*

« Pip, mon cher petit vieux, la vie, elle est ainsi faite de tellement de séparations soudées ensemble. »

CHARLES DICKENS, *Les Grandes Espérances*

Les immeubles de Paris sont un peuple vivant. Ils grouillent, ils foisonnent et depuis le temps que je marche à leur pied, toujours tête levée, j'ai appris à lire, comme on décrypte une langue, les signes qui distinguent chaque façade d'une autre, comme un visage se distingue d'un autre visage. Les immeubles de Paris sont un peuple vivant et dans cette foule mélangée j'ai appris à reconnaître la hauteur dédaigneuse des immeubles en pierre de taille alignés comme à la parade sur le boulevard de Courcelles, l'avenue Henri-Martin ; la familiarité villageoise des bâtisses en plâtre des rues étroites de Montmartre ; la fausse modestie des façades habillées de persiennes, redoublées à l'identique tout au long de la rue Saint-Lazare.

Souvent, c'est un détail qui m'arrête : le porche en bois clair encadré de fausses colonnes antiques d'un certain immeuble du boulevard du Temple, l'alliage de briques vertes et bleues à l'arête d'un mur, rue des Couronnes, le masque en plâtre d'un satyre débonnaire et barbu, sosie de Georges Perec, accroché sous un balcon de la rue du Faubourg-Poissonnière. Ces détails qui me rendent précieuse telle ou telle adresse sont des bornes familières, presque amicales dans le cours aléatoire de mes déambulations.

Depuis la fenêtre du métro aérien, de l'autobus ou au rythme de la marche, j'arrache des bribes aux façades entrevues : cette silhouette qui se découpe dans l'embrasement d'une fenêtre, boulevard de la Chapelle, qui est-elle ? À quoi pense cette fillette brune accoudée à un balcon de la rue Claude-Bernard ? Ce mystère, ce lointain qui surgissent au cœur même de la ville, Balzac, Baudelaire, Breton, Benjamin s'en sont faits les narrateurs inlassables et c'est aussi leur voix que j'entends quand je regarde de tous mes yeux (« Regarde ! De tous tes yeux regarde ! » enjoignait Georges Perec citant Jules Verne).

Tard le soir, quand seules quelques taches de lumière viennent troubler la surface noire des façades, quand je n'aperçois plus que vaguement les formes des corniches, les profils aigus des toits, quand les immeubles se découpent sur le ciel comme des paquebots lancés à l'assaut de la nuit, je redeviens cette petite fille de Paris veillée par ses gardiens de pierre et je marche entre eux comme on se tient, confiante, entre des bras tendus qui protègent inconditionnellement.

Le peuple de ces immeubles aussi immuables que des *rochers enfantés par la terre* veille et, avec lui, la foule invisible de tous ceux qui s'y sont succédé, de tous ceux qui les ont regardés. Je marche, habitée par ce mouvement contradictoire de permanence et d'impermanence : la stabilité des pierres, les vies en passage.

Car depuis la Commune, il n'y a pas eu à Paris cette expérience radicale de la ruine dont se souvenait le Polonais Czesław Miłosz décrivant Varsovie après 1945 : « L'homme [...] s'arrête devant une maison coupée en deux par une bombe. L'intimité des logis humains est là, béante, les odeurs de famille s'évaporent avec la chaleur de ces cellules d'abeilles, tranchées et ouvertes à la vue publique. La maison elle-même

n'est plus un rocher ; c'est du plâtre, du ciment, des briques et des poutres ; et, au troisième étage, solitaire, accessible aux anges seuls, une baignoire blanche est suspendue, d'où la pluie va laver tous les souvenirs de ceux qui s'y sont baignés. » Non, à Paris, pour l'essentiel, les pierres demeurent ; la façade, comme une peau régulièrement ravalée, protège la course heurtée, la chute parfois, des vies qui se dérobent.

Tous ces immeubles me sont une terre natale. Cette province intime dont on dit en France qu'elle est un « petit pays », un lieu indiscutable d'enracinement – un paysage originel dont les formes s'inscrivent en vous aussi sûrement qu'une langue maternelle. Un « petit pays » fait non de collines ou d'horizons maritimes mais d'alignements minéraux qui fut, pour mes grands-parents venus de Pologne au milieu des années 1930, une terre d'accueil.

Ce Paris, autrefois eldorado des proscrits, où l'inscription dans une histoire d'adoption se matérialise d'abord par l'appropriation de chaque recoin, chaque raccourci, et où cette connaissance topographique se transmet comme un schibboleth, un sésame, une injonction : tu appartiendras, toi aussi, à ce lieu.

Mon Paris est une armure. Et pourtant, je l'ai compris très vite, de façon instinctive, mon Paris-armure avait été, pendant la guerre, trente ans avant ma naissance, un piège pour ceux-là mêmes qui, plus tard, ont fait de ces rues mon héritage. En ce temps-là, il avait fallu fuir Paris ou s'y cacher. Il avait fallu, au milieu de l'été, le cœur battant d'angoisse, descendre cette même rue des Martyrs que je remonte aujourd'hui, la tête pleine des souvenirs d'enfance de Paul Léautaud comme s'ils étaient les miens. Mais de cette angoisse, la trace s'est absolument perdue. Sur les pierres en tout cas. Car contrairement à Varsovie, Paris ne s'est pas effondré, laissant ses

immeubles comme des corps inertes, désarticulés, ouverts à tous les vents. Les arrachements atroces sont restés dissimulés derrière ses façades, invisibles aux promeneurs. C'est à ce double combustible d'un enracinement rêvé et d'un cruel abandon que se sont nourries depuis toujours mes marches folles, mes observations incessantes.

Que se passe-t-il derrière les pierres ?

Je me suis postée devant tant d'immeubles. Des riches, des pauvres : rue de la Bienfaisance, rue Rébeval, rue des Amandiers, boulevard Émile-Augier ; des haussmanniens, des Restauration, des Art déco, des HLM, des rien du tout. J'ai observé longtemps les toits d'ardoise et de zinc dont le gris plus ou moins sombre luisait sous la pluie avant de briller au soleil, les entrées, les sorties, les dates inscrites parfois en haut du porche, 1830, 1892... J'ai vu, ici, l'inscription à demi effacée d'un mur solitaire : « concierge à droite », « 1^{er} étage » ; là, en haut, à gauche sous la fenêtre, une plaque « ici vécut, ici mourut ». J'ai vu à une fenêtre un bout de linge qui séchait et derrière la vitre une lumière, un rideau. La lumière s'éteint. Rideau. Sous les portes cochères, des silhouettes se faufilent. J'ai potassé les annuaires, j'ai rêvé sur les listes de noms. J'ai rêvé aux gens et aux choses, aux destins et aux objets en transit derrière les façades. J'ai rêvé aux gravures sur les murs, aux danses spectaculaires des enfants, aux gestes monotones, aux lassitudes, aux traversées des siècles.

Tant d'immeubles, partout dans la ville, qui donnaient forme à mes stratifications intérieures où se nouaient, indisociables, l'élan vital vers les miraculeuses richesses d'une vie française et la conscience intime du désastre advenu, des désastres possibles.

Un jour, je suis tombée sur une carte qui venait d'être éditée par l'historien Serge Klarsfeld et un géographe lyonnais¹ : la carte des enfants déportés de Paris entre 1942 et 1944. Une carte de Paris comme je n'en avais jamais vu : elle était constellée de ronds rouges plus ou moins larges qui figuraient la présence et le nombre d'enfants arrêtés dans certains immeubles. Il y avait quelques ronds rouges disséminés sur la rive gauche, dans l'ouest parisien, mais au nord, à l'est de Paris et de la carte, les ronds rouges devenaient de plus en plus nombreux, de plus en plus larges. Le tracé des rues disparaissait même sous leur abondance.

En zoomant sur la carte, le nom des rues apparaissait et chacune ou presque avait son point rouge. En zoomant encore, on voyait s'inscrire les noms des enfants et leur âge. J'ai entré quelques adresses dans le moteur de recherche. Dans la rue où mon père a grandi et où j'habite aujourd'hui, j'ai retrouvé le nom de cet enfant dont mon père m'avait parlé. Leurs fenêtres se faisaient presque face. Le garçon avait son âge, une dizaine d'années. Il lui avait prêté une ceinture en cuir que mon père trouvait très belle. Cette ceinture, il n'avait jamais pu la lui rendre. Mon père m'avait raconté cette histoire comme toujours d'une voix monocorde, presque sans affect, mais j'avais bien compris qu'il continuait de se demander pourquoi c'était ce garçon qui avait été pris plutôt que lui. La ceinture ? Il ne se souvenait pas de ce qu'il en avait fait.

Sur la carte, j'ai relevé des adresses situées dans le X^e, dans le XI^e, dans le XX^e arrondissement. Je les ai ajoutées aux parcours de mes marches tout en poursuivant mes arpentages de hasard. Je passais d'adresse en adresse, d'immeuble en immeuble. Je me souviens du ciel gris d'hiver, des solitudes de la rue Rébeval au-dessous des Buttes-Chaumont et aussi de la mélancolique façade en briques jaunes de la Villa Castel rue du Transvaal

dont le nom évoque les plaines lunaires, ensoleillées d'Afrique du Sud mais qui domine pourtant, depuis le sommet du parc de Belleville, le plus parisien des paysages.

Il y eut un immeuble rue de Ménilmontant, un autre rue des Deux-Ponts, un autre encore rue des Couronnes devant lesquels je revins me poster à plusieurs jours de distance, hésitant à les élire. Je rêvais d'une maison à explorer comme une *terra incognita*, de fond en comble, des fondations au sommet, pour qu'enfin l'obsession s'épuise. Il s'agirait juste de choisir. Un immeuble. Un seul. Un immeuble avec lequel je n'aurais aucun lien et dont, pourtant, je saurais tout. Je le filmerais, je l'écrirais aussi peut-être.

J'ai poussé l'aventure dans des quartiers moins familiers, des rues que je connaissais à peine, jusqu'à me retrouver, un jour, à l'extrémité de la rue Saint-Maur. Une rue longue et étroite qui prend sa source vers la rue de la Roquette dans le XI^e arrondissement avant de terminer sa course à deux pas de l'hôpital Saint-Louis, dans le X^e. Une rue de transition entre le bas Belleville et le haut du canal Saint-Martin... tout ce qu'il y a de plus banal, ni vraiment belle ni vraiment laide.

Je suis passée devant une école primaire en briques rouges. C'était l'heure de la sortie des classes. Les portes se sont ouvertes, laissant s'échapper comme d'une volière des dizaines et des dizaines d'enfants aux têtes asiatiques, blanches, arabes, noires. Les cartables s'agitaient au rythme de leur course. Certains se précipitaient dans les bras d'une mère, d'autres s'éloignaient par grappes de deux ou trois en se tenant la main. Je les ai regardés un moment et j'ai traversé le trottoir. J'imagine que j'aurais pu marcher devant cet immeuble sans y prêter attention. Rien ou presque ne me faisait signe, sauf peut-être la porte cochère bleue. Elle était entrouverte, je l'ai poussée. Elle ouvrait sur une voûte qui menait vers une cour

pavée surmontée de quatre façades en carré. Un homme d'une cinquantaine d'années, le concierge probablement, balayait dans un coin. Il m'a dit bonjour puis a continué à balayer. J'ai levé la tête, le ciel se découpait en carré au-dessus de l'immeuble. Une femme m'observait en silence d'une fenêtre du 5^e étage. Je suis ressortie dans la rue en reculant sur le trottoir pour regarder la façade. Le concierge est sorti à son tour. Il s'est appuyé au battant de la porte cochère et a allumé une cigarette. Il saluait les habitants qui passaient. Il m'a jeté un coup d'œil qui n'était ni inquiet ni inquisiteur, juste curieux. Je suis entrée à nouveau sous la voûte et tout à coup je me suis dit que ce serait cette cour, ces quatre bâtiments. C'était inexplicable mais après des années d'errance, j'étais prête, ce jour d'octobre, à choisir un lieu comme on désigne une Terre promise.

Nous nous sommes souri, avec le concierge. Je suis repartie vers l'avenue Claude-Vellefaux.

De retour chez moi, j'ai vérifié les noms associés à cette adresse sur la carte aux points rouges. Il y avait les noms de neuf enfants.

J'ai repensé à cette rue sans rien de remarquable, à cet immeuble sans rien de remarquable non plus.

209 rue Saint-Maur, Paris X^e.

J'avais trouvé mon Amérique.

Soit donc, parallèle à l'avenue Parmentier et à l'entrée principale de l'hôpital Saint-Louis, un bout de la rue Saint-Maur entre la rue Jacques-Louvel-Tessier et l'avenue Claude-Vellefaux. Un bout de rue long de 400 mètres environ où je dénombre trois pharmacies, un Franprix, un coiffeur turc, une épicerie africaine, une épicerie polonaise, un atelier de réparation de scooters, un marchand de fripes, un pressing, une boulangerie, deux boutiques de téléphonie mobile, une école primaire en briques rouges, un bar-tabac Le Balto et quelques cafés plus récents où l'on mange bio et/ou sans gluten.

Soit donc, presque au milieu de cet îlot, un immeuble ordinaire, sans plaques commémoratives ni hommes illustres, un immeuble comme tant d'autres, cellule discrète du tissu organique parisien. Une façade de moellons enduits de plâtre, six étages, dix fenêtres par étage régulièrement alignées, un balcon en fer forgé qui court le long du 5^e étage. Un immeuble comme il en existe des milliers à Paris. À première vue, pas d'enjolivure, la paroi semble nue mais il faut regarder plus attentivement pour distinguer les bandeaux horizontaux qui séparent les étages, les moulures qui encadrent les fenêtres, les linteaux travaillés, la gouttière en zinc, les lucarnes à fronton triangulaire qui émergent du toit. C'est le *Paris mineur* des

*façades modestes*¹ sans rien de spectaculaire mais où l'œil perçoit pourtant, presque malgré lui, l'agencement de détails quasiment invisibles et reconnaît la teinte si particulière du plâtre d'Île-de-France, un blanc cassé plus ou moins jaune ou bleu, selon la lumière et les heures de la journée.

Au troisième étage, un drapeau français est planté dans un bac à fleurs ; au deuxième, une vieille femme en robe de chambre se penche par-dessus le garde-corps en fonte pour déposer un sac sur le rebord de la corniche. Quand son regard croise le mien, elle recule brusquement, se cache derrière un voilage. Je baisse les yeux, un homme pousse la porte cochère bleue. À l'endroit où il a posé la main comme tant d'autres avant lui, la peinture écaillée révèle d'autres couches de couleurs : bleu, puis blanc, puis brun.

À l'évidence, cette porte cochère a été l'objet de toute l'attention de l'architecte : il y a des aspirations à la monumentalité dans sa hauteur, ses ornements et sa façon d'englober une fenêtre du premier étage, de lui offrir un cadre de pierre surmonté d'un fronton ouvragé en mimant les abondances des immeubles haussmanniens.

Contre chaque montant, deux chasse-roues en métal sont les reliques inutiles du temps où des voitures à cheval puis à moteur pénétraient dans la maison. De part et d'autre de la porte cochère, deux magasins donnent sur la rue : à gauche, une agence de voyages dont la vitrine est ornée de photos en couleurs de plages polynésiennes, à droite, une épicerie africaine. Le concierge est à son poste d'observation, appuyé contre un battant de la porte. Il est très mince, vêtu d'un simple polo blanc et d'un jean. Il fume et sourit en silence. Les habitants qui entrent et sortent, certains passants qui marchent devant lui : tout le monde le salue. Il répond par un simple geste ou en souriant. Parfois, il porte la main à

Crédits des illustrations

- p. 55 et 113 : schémas réalisés par l'auteur
- p. 64 : plan Aveline, 1690, © Musée Carnavalet/Roger-Viollet
- p. 64 : plan Deharme (détail), 1763, © Musée Carnavalet/Roger-Viollet
- p. 77 : La barricade de la rue Saint-Maur-Popincourt avant l'attaque par les troupes du général Lamoricière, le dimanche 25 juin 1848, © RMN-Grand Palais/Musée d'Orsay/Hervé Lewandowski
- p. 78 : La barricade de la rue Saint-Maur-Popincourt après l'attaque, le 26 juin 1848, © RMN-Grand Palais/Musée d'Orsay/Hervé Lewandowski
- p. 87 : schéma de l'auteur, image tirée du film *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris X^e*
- p. 91, 189, 305, 328, 378, 380, 401, 403, 437 : archives personnelles
- p. 99 : carte postale transmise par l'auteur/DR
- p. 104 : Barricade de 1871, © Alamy/Photo12
- p. 116 : Archives nationales, Fonds de Moscou
- p. 133 : article du *Figaro*, 20 octobre 1889, © *Le Figaro*
- p. 136-138 : calques de l'immeuble, © Archives de Paris/Roger Viollet
- p. 148 : article du *Figaro*, 7 septembre 1893, © *Le Figaro*
- p. 158 : image du café Maurane transmise par l'auteur/DR
- p. 161 : immeuble bombardé, rue du Borrégo, © Roger Viollet
- p. 198-199 : Archives nationales, Fonds de Moscou, Fichier central de la Sûreté nationale : 19940448/0280
- p. 233 : Registre du commissariat du 40^e quartier, hôpital Saint-Louis, main courante Massacré-Hassman du 28 décembre 1942, Archives de la Préfecture de police de Paris (CB 40-57 (Affaire Hassman)
- p. 291 : Meurtre d'Émile Le Gast, 31 juillet 1983 (quatre vues intérieures de l'appartement, vue du couloir, vue de l'entrée, vue de la cour de l'immeuble), Archives de la Préfecture de police de Paris
- p. 303 : Paul, enfant, Archives nationales
- p. 353 : image tirée du film *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris X^e*
- p. 417 : image tirée du film *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris X^e*
- p. 426 : photographie prise par l'auteur/DR
- p. 437 : dessins d'enfant de Gilles Sacksick, archives personnelles